

Parcours de jeunes « non qualifiés »: trajectoires, ressources, vieillissement social:

l'exemple de Philippe, 21 ans.

LEFOL Nicolas (doctorant GRESCO-université Poitiers)

Dans le cadre de cette communication nous nous intéresserons aux parcours d'entrées dans la vie active des jeunes dits « non qualifiés ». Par « non qualifiés » nous entendons les sortants du système éducatif à niveaux V bis et VI c'est à dire avant la classe de troisième ou de 1ère année de CAP-BEP (ils sont environ 60 000 par an). Nous savons qu'ils forment une catégorie d'individus qui sont souvent issus des fractions les plus défavorisées des milieux populaires et qui a de fortes difficultés pour s'insérer sur le marché du travail. Lorsqu'ils sont en situation d'emploi, c'est fréquemment dans des conditions dégradées¹.

Mais quels sont les éléments qui peuvent infléchir sur les trajectoires d'insertions professionnelles de ces jeunes, leurs représentations sur notamment la nécessité de trouver un emploi, d'accepter une formation qui était refusée auparavant?

L'entrée dans la vie active qui marque la fin de la scolarité est une étape importante qui contribue au passage de ce que la société nomme communément le stade de la « jeunesse » à celui « d'adulte ». Sur le terrain, les professionnels accompagnateurs en insertion constatent souvent un désajustement entre ce que souhaitent les jeunes et ce à quoi ils peuvent objectivement prétendre en matière d'emploi: « *ce qu'ils veulent c'est un emploi tout de suite* » nous a rapporté un conseiller. C'est dans ce cadre là que les ressources multidimensionnelles individuelles (familiales, pairs, institutionnelles...), disponibles de façon différenciées, sont mises à contribution pour prolonger ou non une situation individuelle vécue. Il sera donc intéressant de voir comment elles s'articulent avec les parcours d'insertion des jeunes et les représentations qu'ils portent sur le monde du travail et plus largement de la société. C'est pourquoi nous mobiliserons la notion de vieillissement social telle que développée par Pierre Bourdieu, ce « *lent travail de deuil, de désinvestissement qui porte les agents à ajuster leurs aspirations à leur chances objectives ... les conduisant à devenir ce qu'ils sont* »². Il s'agira de mettre au jour les éléments qui peuvent infléchir fortement les parcours de vie, les trajectoires d'insertions professionnelles. Nous nous intéresserons également aux représentations que ces jeunes se font de l'emploi, de la formation et plus largement du monde social.

¹ *Quand l'école est finie...premiers pas dans la vie active de la génération 98, CEREQ, mars 2001.*

² P. Bourdieu, *L'invention de la vie d'artiste*. P67-93, Actes de la recherche en sciences sociales n°2, mars 1975.

Point méthodologique.

Pour ce qui est de la méthodologie employée, cette communication prendra appui sur une recherche en cours dans la région Poitou-Charentes dans le cadre d'une thèse de doctorat: Une trentaine d'entretiens avec des jeunes et autant avec des professionnels de l'insertion à leurs contacts. A cela s'ajoute des observations de jeunes en Mission Locale d'Insertion, en chantier d'insertion par l'activité économique, en extérieur avec les pairs, en contact avec la sphère familiale... Le suivi des jeunes est longitudinal.

Pour illustrer nos propos, nous nous intéresserons à Philippe, un jeune homme de 21 ans au moment de notre rencontre. Il a arrêté ses études en 1^{ère} année de CAP. Présenté comme un « *beau parleur* » par son conseiller d'accompagnement en insertion, son parcours est caractéristique de ce que l'on peut trouver chez les jeunes des missions locales: des ruptures puis des consolidations qui s'expliquent par des éléments extérieurs au champ de l'insertion stricto-sensu.

Un enfance sous le signe de tensions entre sphère scolaire et sphère familiale.

Quelques mots rapides sur sa trajectoire scolaire et son milieu social d'origine: Né en Guyane, c'est le dernier d'une famille nombreuse dont le père est français et la mère anglaise. Ses parents décédés, il est placé de 2 à 16 ans dans une première famille d'accueil avec deux de ses sœurs. Cette famille a pour caractéristique un père professeur des écoles. Subissant des châtiments corporels quand il s'agit particulièrement de travail scolaire, il se tourne vers le Conseil Général pour changer de famille et sera ainsi placé chez une femme jusqu'à ses 18 ans.

Philippe a commencé par une 6^{ème} et une 5^{ème} générale pour s'orienter vers une 4^{ème} et une 3^{ème} SEGPA. Sa trajectoire sociale met en avant des tensions particulières qui guideront à la fois son parcours scolaire mais également professionnel : travailler le plus rapidement possible (pari de la filière professionnelle avec la volonté de faire un CAP cuisine et professionnalisation en SEGPA) comme une forme de volonté d'affirmation d'affranchissement de cette tutelle familiale. Il désire travailler dans la cuisine plutôt que de s'investir dans le travail scolaire, met en avant la volonté de faire une activité « *concrète* », gagner de l'argent à « *la sueur de son front* » pour ne pas faire d'actes « *malsains* » ou « *glander* ». Il se dit intéressé par le côté « *créatif* » de la cuisine. La cuisine étant également le seul moment où il se dit heureux dans la sphère familiale, lorsque celle-ci est pratiquée le dimanche midi. C'est un moment qui contraste avec les châtiments corporels subis pour l'aide au travail scolaire. Sa sortie du système éducatif s'explique par une rupture dans la trajectoire familiale où sa deuxième famille d'accueil³ ne le prend plus en charge à la majorité

³Qui l'accueille entre 16 et 18 ans.

civile, 2 mois après le début de sa formation en 1^{ère} année de CAP cuisine.

Nous allons nous intéresser maintenant au parcours d'insertion de Philippe, longtemps marqué par un décalage entre ses aspirations et ce à quoi il peut objectivement prétendre sur le marché de l'emploi.

Une entrée brutale dans la vie active, un manque de stabilité affective, le temps des désillusions.

Juin 2005: Sorti de l'école, sans famille pour l'accueillir, il entre à l'armée, comme cuisinier. Il y travaille durant 7 mois mais critique le côté « industriel » de celle-ci, ce qui va le pousser à abandonner son emploi. Cela peut s'expliquer par une tension entre ses espérances -la cuisine « créative » qu'il revendique- et le poste proposé: « *ce que je recherchais dans la cuisine, ce n'est pas ça que l'armée allait m'apprendre, on va dire que c'est de la troisième gamme, c'est de la boîte de conserve, on met, on fait frire et c'est terminé, et moi je ne cherchais pas ça, moi je cherchais plus à créer mes trucs à moi* » Ce décalage est source de désillusions, mais celles-ci s'accompagnent également de la prise de conscience qu'il faut désormais être autonome, s'assumer seul.

Octobre 2005: Sur conseil d'un ami il se dirige vers la Mission Locale qui le dirige vers l'AFPA, où il ratera ses tests de mathématiques pour aller en France. Il échoue deux fois après deux remises à niveau. Il vit chez les parents de sa petite amie, démarche en vain quelques employeurs, et « glande » selon ses termes, utilisant son capital économique accumulé durant ses 7 mois à l'armée. Voyant son horizon bouché en Guyane, il se décide à partir en métropole.

Mai 2006: Il arrive à Poitiers en France métropolitaine. Sa première phase de parcours en Mission locale est marquée par des abandons fréquents concernant les démarches entreprises toujours à cause des décalages entre ses prétentions et la réalité d'un marché du travail sélectif. On lui proposera une remise à niveau à l'IRFREP. Son manque d'intégration à l'environnement local (il ne connaît quasiment personne), de stabilité au point de vue logement (il vit chez une amie rencontrée en Guyane qui le « dépanne ») joueront également dans son abandon de stage. Il est ensuite hébergé en foyer pendant 5 mois avant de partir. Il obtient un contrat d'apprentissage en zone rurale dans un restaurant, l'expérience est un échec. Les raisons invoquées viennent d'une mauvaise intégration au milieu rural et un sentiment de stigmatisation -causé par sa couleur de peau- ressenti au quotidien. Pourtant Philippe a le sentiment de se donner au maximum pour s'intégrer à son nouvel emploi et à son environnement. Ses employeurs le jugent « lent », « mou ». Après cet abandon, Philippe est inactif durant un mois⁴ avant de tenter une préqualification par l'AFPA (Février 2007) qui s'accompagne d'une remise à niveau et un stage en boulangerie-pâtisserie. Il a une fois de plus des

⁴Il s'inscrit à l'ANPE.

difficultés pour pouvoir être embauché au terme de l'action. A cette époque il vit chez un de ses amis et se trouve quotidiennement dans des difficultés à mener à la fois de front vie professionnelle et sphère privée ; ce qui se répercute au quotidien dans son travail. En conflit avec les personnes qui l'accueillent et n'ayant pas de doubles de clefs, ils est contraint de partir embaucher en passant par les fenêtres, à être en retard à l'heure de l'embauche : « *Puis le patron a dit non car il aurait pu me prendre en CDD, comme contrat d'apprentissage, mais c'est ça qui a fait que ça a déconné* ».

Avril 2007: il est redirigé ensuite vers un autre dispositif -l'Aire Formation- pour réaliser un stage dans un restaurant de « semi collectivité » qui lui propose un CAE⁵ pour début septembre. Les raisons invoquées de cette réussite prennent source dans un sentiment de reconnaissance qui se manifeste par un extrême investissement dans le restaurant associatif qui l'accueille. Il est actuellement toujours embauché.

Le long travail d'ajustement des prétentions aux possibilités d'insertion du conseiller de mission locale

La consolidation du parcours de Philippe provient d'un milieu associatif moins exigeant en termes de rapidité d'exécution que les normes dominantes à l'œuvre dans la restauration, mais également d'une mise en veille des ambitions professionnelles affichées auparavant (explicable par les échecs passés multiples), d'accepter de travailler dans la restauration « semi collective » moins valorisante à ses yeux. Le long travail d'ajustement opéré par le conseiller n'est pas étranger à ce revirement de situation. Ce dernier ayant passé plus d'une année à lui faire prendre conscience qu'il devait revoir ses exigences à la baisse et se fondre dans le circuit traditionnellement réservé aux jeunes ayant des propriétés sociales similaires.

Conjointement: une stabilisation relationnelle et matérielle...

Des facteurs relationnels et matériels l'ont également amenés à s'investir pleinement dans son travail: entre temps, sa sœur est arrivée en France pour le rejoindre et emménager avec lui.: « *Je lui disais que je n'étais pas bien tout seul et que ça se passait mal, surtout que je n'ai pas de papa ni de maman* ». D'ailleurs, Philippe le reconnaît lui-même, il a besoin de stabilité affective et matérielle pour pouvoir s'investir pleinement à la tâche. Autre facteur relationnel, c'est la présence de sa petite amie actuelle qu'il souhaite garder, une étudiante qui veut devenir enseignante, ce qu'il valorise fortement. Il sait que cela exige la capacité à pouvoir assurer un train de vie adéquat pour réaliser les sorties, loisirs qui contribueront à solidifier le couple naissant. Ce constat prend appui sur un échec relationnel précédent où son statut précaire ne lui a pas permis d'assumer les exigences

⁵Contrat d'accompagnement à l'emploi.

économiques, ludiques et culturelles de sa conjointe de l'époque.

Une stabilisation qui fait renaitre les premières ambitions....

La stratégie à venir consistera à pérenniser cette stabilité émergente par l'obtention d'un logement individuel, sans perdre de vue son rêve: avoir son restaurant. Il a pour cela mis en place toute une stratégie pour y parvenir: acquérir un diplôme, puis solliciter les banques pour obtenir des prêts. Il embauchera sa sœur comme serveuse et son comptable sera le seul ami qu'il a sur Poitiers. Un repas sera organisé avec tous ceux qui l'ont accompagné au cours de sa vie afin de les remercier. Ainsi ses aspirations professionnelles et de réalisation individuelle et sociale (qui se superposent et qui au cours de sa trajectoire d'insertion l'ont tantôt aidé tantôt freiné) seront réalisées.

Le cas présenté dans le cadre de cette communication n'est pas un cas isolé et s'inscrit dans un espace plus globale à l'intérieur duquel s'inscrivent les parcours d'insertion. Nous avons pu observer au cours de nos observations et entretiens un certain nombre de dimensions qui influent sur les ambitions professionnelles de ces jeunes, et sur la consolidation ou les ruptures des parcours d'insertion.

Tout d'abord l'influence de la sphère familiale: Au cours de la scolarité elle est pourvoyeuse de ressources. Une famille c'est un toit, un logement, de l'argent de poche, une culture. Mais c'est également un lieu où les ruptures peuvent être fréquentes voire violentes. A l'entrée dans la vie active c'est souvent un lieu de repli pour le jeune dans un premier temps. Un lieu qui met à l'abri du besoin contre un monde extérieur marqué par le chômage et la précarité des franges les plus démunies des classes populaires⁶. Elle est d'un côté un lieu de transmission d'opportunités professionnelles de part son capital relationnel quand, d'autre part, elle redéfinit la place du nouvel entrant dans la vie active et peut donc faire pression sur celui-ci en diminuant la ressource économique qu'elle lui alloue. La famille joue donc un rôle à la fois moteur et un frein dans les parcours d'insertion. Par exemple, Les pressions familiales peuvent mener des orientations dans des formations non désirées par le jeune. Les réussites d'un proche (ou les échecs) sont prises en exemple, les représentations du monde du travail issues des expériences individuelles également pour justifier une orientation contrainte.

Autre point qui est apparu au cours des entretiens, les expériences négatives de la scolarité sont également des freins lors de l'entrée dans la vie active. Ce qui rappelle par de multiples aspects l'école: valorisation de la Position assise, exercices d'écritures, et présence d'une autorité pédagogique par exemple se retrouve dans les organismes de formation et peut conduire à des effets

⁶O. Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*, Puf, coll. "Quadriga", Paris, 2002, 1ère édition 1989.

similaires. Nous pourrions nous demander si les mécanismes de disqualification symbolique observés par Mathias Millet et Daniel Thin⁷ au sein de l'institution scolaire ne sont pas également valables dans les formations proposées à ces jeunes? J'ajouterai que les rencontres avec les jeunes comme avec les professionnels ont permis de mettre au jour, que ces dispositifs étaient également des lieux de rencontres à part entière: des amitiés se tissent et se prolongent à l'extérieure des cadres institutionnels, des relations amoureuses se nouent également, ce qui peut être une source supplémentaire d'investissement (ou de désinvestissement) dans le dispositif ou le projet d'insertion fixé avec le conseiller de Mission Locale. Pour ce qui est des Missions Locales, le rapport qu'entretient le jeune avec celles-ci est construit par sa trajectoire, ses ressources, ses dispositions sociales à agir et ses représentations. Ainsi son rapport aux conseillers va de l'intériorisation du point de vue de l'institution à la contestation de son efficacité, de la recherche d'une « couverture » (pour cacher des pratiques déviantes) et/ou d'un travail d'appoint (pour les mieux dotés en ressources) à la recherche d'un emploi et la relation d'assistantat (pour les plus démunis)⁸. Le travail des conseillers consistant souvent à étayer dispositions professionnelles et renforcer les aspirations socioprofessionnelles comme l'ont par exemple montré les travaux de Xavier Zunigo⁹.

Sur le monde du travail, la motivation pour travailler s'inscrit dans un modèle traditionnel d'acquisition de l'autonomie et d'intégration sociale: chez les jeunes rencontrés, on veut travailler pour fonder une famille, consommer, être actif. On veut un emploi stable, le CDI est le contrat rêvé. L'expérience de la recherche d'emploi c'est essentiellement faire l'apprentissage de sa place de dominé: accepter une concurrence jugée déloyale sur un marché du travail qui privilégie des individus mieux dotés scolairement, accepter des conditions dégradées de travail, réaliser les tâches ingrates quand les salariés les plus anciens -donc dominants- profitent du nouvel entrant pour ne pas les faire comme prévu initialement, accepter le paternalisme à double tranchant de l'employeur... De l'autre côté, des liens de solidarités peuvent être produits entre salariés et jeune, certains n'hésitant pas par exemple à amener le jeune sur le lieu de travail pour faciliter l'intégration à l'entreprise. Si on ajoute également les effets multiples de discriminations à l'œuvre dans le monde du travail, l'économie parallèle peut être aux yeux de certains jeunes une solution temporaire à condition de disposer des réseaux conséquents.

Pour conclure, nous soulignerons que l'analyse des itinéraires de vie ont permis de mettre en évidence l'articulation de différentes dimensions des relations que le jeune entretient avec son

⁷M. Millet, D. Thin, « la déscolarisation comme parcours de disqualification symbolique » in D. Glasman et F. Oeuvarard (dir), *La déscolarisation*, Paris, La Dispute, 2004.

⁸G. Mauger, *La reproduction des milieux populaires « en crise »*, Ville-Ecole-Intégration n°113, juin 1998.

⁹X. Zunigo, *La gestion publique du chômage des jeunes de milieux populaires*. Thèse de doctorat.

entourage, le logement, l'argent, le monde du travail avec la consolidation ou la rupture des parcours. Nous avons pu constater un processus d'ajustement entre prétentions et possibilités qui pouvait s'expliquer par l'enchaînement de dynamiques de mise en couple, d'acquisition d'un logement autonome, d'obtention d'un emploi et inversement: par exemple, une rupture avec le/la conjoint rencontré sur le lieu de formation peut mener à une rupture de cette dernière. Une situation instable dans le logement peut mener à une instabilité de comportements dans la sphère professionnelle comme nous l'avons vu avec Philippe. L'entrée dans la vie active du conjoint peut amener un individu considéré comme « immobile » à devenir mobile.

Il s'agirait à l'avenir de typologiser les facteurs différenciés qui concourent au vieillissement social pour regarder comment ceux ci se combinent et se hiérarchisent entre eux :

-Sur le facteur « champ de l'insertion », nous pourrions prendre en compte deux variables « formation » et « emploi », elles mêmes hiérarchisées selon le type de travail, le type de contrat, les ressources économiques qu'elles procurent. Nous aurions par exemple pour variables: formation rémunérée ou non; stages, contrat d'apprentissage/ de professionnalisation, Contrat à Durée Déterminée/Contrat à Durée Indéterminée, travail « au noir », sans emploi.

-Pour le facteur « conjoint » nous pourrions catégoriser selon le degré d'intensité des relations nouées avec ce dernier: sans conjoint, conjoint occasionnelle, conjoint durable.

-Pour le facteur « famille », nous pourrions typologiser selon deux catégories: Choix professionnel-d'insertion dans le fil de la culture familiale/ Choix professionnel-d'insertion en rupture avec la culture familiale.

-Sur les conditions matérielles d'existence, nous aurions deux catégories: loge chez ses parents-un membre de la famille/ Ne loge pas chez parents-un membre de la famille. Cette dernière étant elle même subdivisée (vit chez un ami/une connaissance/le conjoint, logé dans un foyer de jeunes travailleurs/dans un centre d'urgence social, possède un logement autonome (avec ou sans conjoint), sans domicile.)

- Enfin il ne faut pas sous-estimer la pression social du groupe des pairs. Eux mêmes vieillissent et accumulent progressivement les attributs sociaux de « l'adulte » ce qui n'est pas sans conséquence sur les représentations et les pratiques individuelles qui sont déployées pour ne pas être considéré comme un « clochardisé » social.

Je vous remercie.